

Gestalt

...L'Existentiel...



... L'Existentiel...



Sommaire
DÉCEMBRE 1999
N° 17

... L'Existentiel...

Françoise Rossignol 3 Editorial

DOSSIER

Noël K. Salathé 13 Liberté - Limitation : le champ de la responsabilité
Marie-Laure Gassin 45 D'une conception de l'Existence à une thérapie
grandeur nature
Pierre Van Damme 55 Gestalt-thérapeute et psychologue clinicien :
comment articuler ces deux pratiques au service du client
Patrice Ranjard 75 Acte et contact : du nouveau dans les fondements
philosophiques de la Gestalt

Un livre...

Didier Juston 95 A propos du livre d'Irvin Yalom, *le Psy, Bourreau de l'Amour*

Des pages

Anne Ginger 121 Sartre et la Gestalt :
Noël K. Salathé 127 Textes choisis : Buber, Friedman, Szasz, May...

Une bibliothèque

Jacques Pearon 135 Ma bibliothèque «existentielle»

Un conte philosophique

Jacques Pearon 145 Nous ne sommes que de passage

AILLEURS ET MAINTENANT

Ch. et G. Masquelier 161 Gestalt overseas

REVUE DES LIVRES

Fernande Amblard 167 *Vouloir sa vie* de Gonzague Masquelier
Xavier Bonnet-Aymard 168 *Vouloir sa vie* de Gonzague Masquelier
Barbara Hervey 171 *A Population of Selves*, d'Erving Polster
Chantal Masquelier-Savatie 174 *Le bonheur possible* d'Alain Delourme
Gonzague Masquelier 177 *L'Encyclopédie des religions* d'Ysée Masquelier et Frédéric Lenoir
Patrice Ranjard 179 *Un merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik

Illustrations : photographies de Françaises Rossignol

En couverture : «Adam et Eve chassés du Paradis». 1942

Marc Chagall (1887-1985). Nice, Musée Message Biblique - Chagall

© Photo R.M.N. ; © ADAGP1999.

Revue de la Société Française de Gestalt

Directeur de la Publication : le président, Jacques Pearon

Directrice de la Rédaction : Françoise Rossignol

Courrier : 52 rue de la Chaussée - 35400 Saint-Malo

Comité de lecture

Fernande AMBLARD (Ferney-Voltaire),

Claude HAZA (Nice),

Chantal MASQUELIER (Beauvais),

Patrice RANJARD (Paris),

Pierre VAN DAMME (Lille)

Jean VAN PÉVENAGE (Belgique).

Edition

Revue Gestalt

117 rue de la Couture d'Auxerre - 92230 Gennevilliers - France

Tarif des abonnements et ventes au numéro

(Voir page 183)

Illustrations : photographies de Françoise Rossignol

En couverture : «*Adam et Eve chassés du Paradis*», 1942.

Marc Chagall (1887-1985). Nice, Musée Message Biblique-Chagall.

© Photo R.M.N. © ADAGP1999.

Conception et réalisation : Agycom, Paris

Imprimé en France par Imprimerie Nory, Paris.

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 1999.

Copyright : Société Française de Gestalt

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait quelconque de cette revue par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISSN 1154-5232 - ISBN - 2-912914-04-3

Editorial

Françoise Rossignol, Directrice de la Rédaction

Tout acte thérapeutique interroge la condition humaine. De façon tendancieuse, à l'ombre et au soleil des a priori, la condition humaine se décline à travers le temps et l'espace de si diverses façons... :

Homme solitaire, plongé dans un monde absurde, aléatoire, incompréhensible, je me drape dans ce drame qui a la beauté de la révolte, du courage d'être, de la résignation ;

Homme, créature d'un Dieu qui veille sur moi et a mis le monde à mes pieds, je me drape dans les plis chauds de ma couverture d'enfant. Elle a encore l'odeur du sein et du lait ;

Homme, parcelle vibrante du grand tout de La Vie, jamais séparé, relié du premier au dernier jour aux quatre coins du monde, je me drape dans les joies pures de l'infinité, là où tout obstacle n'est qu'un leurre ;

Homme, objet de science, conglomérat époustoufflant qui lentement révèle ses agencements, usine chimique aux frontières de peau... cette peau qui sépare mais qui sait si bien unir, je m'ébats dans la joie d'être unique, l'orgueil d'être un jour, compréhensible à moi-même. Un jour... L'avenir ainsi m'appartient, ce n'est qu'une question de temps, de patience et de travail...

L'Homme de la *biologie des passions* fabrique des hormones qui fabriquent des émotions qui fabriquent des comportements. La science aidant, il sera possible un jour, d'acheter sous forme de petites granules, telle ou telle expérience. La science aura rejoint dans la manipulation de la réalité ce que toutes les Sociétés du monde ont cherché et trouvé sur les ailes des multiples drogues. L'Homme se prête étonnamment bien à ces éva-

sions, mâchonnant, inhalant, ingérant il attend que son œil se fasse un peu plus vague et la réalité aussi. La réalité ?

Qu'est-ce qui existe ?

Cet objet qu'aujourd'hui je vois mais que demain j'oublie, beau et précieux maintenant, laid et délaissé plus tard ? A-t-il changé ou est-ce moi ? Impermanence de nos objets transitionnels dont la valeur leur échappe...

Ce rêve dont je me dépouille lentement à mon réveil, vécu si intensément pendant quelques secondes et que je renie dans mon réveil étonné ? Comme il sait bien revenir hanter le fil de ma conscience et y mêler ses écheveaux...

Ce souvenir si doux qui surgit, appelé par le bruit et l'odeur de la pluie, brouillant en moi, la joie de la présence et le vide de l'absence ? A la frontière imprécise de l'interne et de l'externe, présence et absence dansent et se jouent de la limite...

Ce projet qui mûrit dans ma tête, fait et défait, corrigé, ciselé, imaginé si précisément qu'il est prêt à... à quoi ?... à exister ? Mais il existe déjà si bien dans ma pensée...

L'Homme est un virtuose qui virevolte entre réalité et fiction, trop bien, trop vite, pour fixer à l'une et à l'autre une limite exclusive. Il peut même décider de prendre l'une pour l'autre. Quelle liberté ! La liberté de l'homme, la liberté fondamentale n'est-elle pas celle de pouvoir construire *son* monde, de le ressentir à sa façon ? Prendre ses désirs pour des réalités, opiniâtrement, n'est-ce pas la solution que dictent la force tenace du désir et l'inévitable découverte qu'en fait, la réalité n'est pas la même pour tout le monde ?

De là à dire que la réalité n'existe pas, voilà un pas qu'il n'est pas question de franchir. L'école de Jules Ferry depuis un siècle, modèle nos esprits en faveur d'un pur rationalisme. Pour nous persuader, de grands laboratoires ont été construits où une certaine réalité consent à se laisser observer, triturer ; juste ce qu'il faut pour assouvir notre besoin de certitude, d'un peu de permanence, de prévisibilité ; pour que tout ne soit pas si mouvant,

surprenant, irrémédiablement neuf et insaisissable.

Entre habitude et nouveauté, l'Homme dose, louvoie. Les habitudes, il peut tour à tour les construire patiemment, mais se mettre à les casser. La nouveauté, il peut autant la souhaiter que la craindre.

De sa liberté, ainsi, il semble décider. Il peut se voir, se vouloir totalement conditionné par sa génétique, son environnement passé ou présent, ses dieux. Il peut aussi trouver dans l'agencement si complexe de ces déterminismes, dans son incapacité à les concevoir tous, la faille opportune dans laquelle il pourra se glisser, se sentir partie prenante de l'imprévisibilité fondamentale du monde et rejoindre là, subrepticement, illusion ou réalité, le sentiment de sa propre créativité, de sa liberté de choix, celui d'être, un peu, quelques fois, le maître.

Que l'Homme soit libre ou ne le soit pas, il semble pour le moins, *libre de se sentir libre ; ou libre de ne pas se sentir libre...* et ainsi cueille-t-il les fruits différents qui bordent l'une ou l'autre voie.

La recherche de la causalité profonde de nos comportements émerge de notre sentiment de responsabilité, et parfois de culpabilité. Cette responsabilité, cette culpabilité sont le prix à payer pour la conviction ou l'illusion que nous avons du pouvoir. Ils écartent l'insupportable doute qui suggère que, sans nous, peut-être, les choses continueraient à être ce qu'elles sont, à être ce qu'elles devaient être ; notre pouvoir sur les choses, sur nous, orgueil ou réalité ?

Nous n'aurions aucun pouvoir, aucune responsabilité donc ? Mais si nous le pensions vraiment nous n'aurions pas franchi ce pas décisif qui nous sépare de l'animal ou de la marionnette : se sentir mû par sa propre décision, sentir que l'on peut ou aurait pu agir autrement ; savoir anticiper les conséquences d'un acte, (notre cerveau nous le permet), pour juger de la nécessité de le faire ou non ; savoir utiliser l'expérience du passé, par l'évocation, le souvenir, pour juger de l'opportunité de refaire à l'identique, de modifier, ou de s'interdire tel acte pour-

tant dicté si fort par le désir ou le besoin. Voilà qui a de quoi nous rassurer : nous ne sommes pas des animaux, nous ne sommes pas des marionnettes.

Entre le désir et le besoin d'une part et leur objet, là, prêt à être saisi, d'autre part, s'interpose notre capacité de réflexion, d'imagination, d'anticipation, de remémoration, d'inhibition. Parfois, sont convoqués dans les dédales de nos neurones, tant de témoins, de juges, de conseillers, que, le temps de les laisser tous parler et débattre, le désir ou le besoin a eu le temps de se lasser, de s'éteindre ; peut-être est-il aller se terrer là où il aura moins mal mais où il sera si difficile à retrouver ? Oui, nous pouvons même nous offrir les joies strictement humaines de l'ascétisme ou du refoulement...

Ce que l'on appelle « moi », qu'on le conçoive comme une instance stable, nichée dans les rouages internes de nos centres nerveux, (psychanalyse) ou comme un mode de fonctionnement qui se révèle au lieu intermédiaire d'une négociation née de la difficulté et de l'inévitable transaction entre désir et réalité, (à une incertaine frontière : Gestalt), ce qu'on appelle « moi », nous échappe. Peu importe le lieu de la nécessaire et rassurante représentation visuelle, que la complexité des choses nous incite à inventer. Ces représentations ne sont que les pathétiques aveux d'impuissance à *nous penser nous-mêmes*. Mais ces tentatives, sous une forme ou une autre, certaines sans doute meilleures que d'autres, témoignent inlassablement de cette certitude de n'être pas un simple animal, elles témoignent de cette nature différente que nous éprouvons, péniblement ou fièrement.

La capacité de choix, cela se passe comme si nous l'avions, nous la ressentons si fort, si puissamment que nous pouvons même nier une part des déterminismes, y compris ceux qui, d'évidence, nous dominent vraiment et qui trop péniblement invalident cette prétendue liberté. En cela, nous l'avons vu précédemment, l'inaccessible complexité de leurs enchevêtrements peut nous laisser espérer un peu d'aléatoire où nous pouvons nous ébattre... librement. Notre sentiment de liberté se nourrit de notre irrémédiable ignorance, de notre incapacité à

embrasser le monde. Nous déclarer libres, c'est oublier que nous ne savons rien ou si peu de choses.

Narcissiquement nous y gagnons beaucoup. C'est pourquoi l'opération ne date pas d'aujourd'hui. Depuis des millénaires elle fonde notre civilisation occidentale. Elle a inspiré notre mythe fondateur : le Yahviste nous a voulu libres quand il nous raconte que Dieu punit Adam et Eve. S'ils avaient été mûs par les seuls déterminismes, la faute commise sous l'arbre d'un certain jardin, ne pouvait être que celle de Dieu. Il aurait souri, ou pesté devant l'imperfection de sa créature, il y aurait peut-être remédié en bon artisan potier retournant à sa glaise pour faire mieux et... l'Homme n'existerait pas. Cette punition nous fonde, nous déclare irrémédiablement capables de choix, responsables voire coupables, accablés mais *libres*.

La condition humaine que le Yahviste définit pour nous est là toute entière. Même s'il nous voit comme les créatures d'un Dieu qui ne cède pas son pouvoir, il affirme notre liberté, origine notre humanité dans l'acte de désobéissance, dans la liberté de dire *Non*. Ainsi, sommes-nous dotés d'une étonnante opportunité.

Mais... au départ cette liberté, ce n'est pas un pouvoir... Il en est de la liberté comme de la harpe. On sait que d'elle, la musique peut jaillir de mille façons. Mais il faut apprendre à en jouer. Jouer, quel beau mot ! La liberté est une harpe, elle peut être muette. Entre nos mains maladroites ou trop tremblantes, elle peut être dissonnante lorsqu'elles font n'importe quoi. La liberté comme la musique s'apprend, se transmet, conjugue dans nos actes ce que nous sommes profondément et ce qu'on nous lègue du fond des âges.

Ainsi, l'acte thérapeutique est tel une leçon de musique, il apprend à jouer, il est révélation de chaque musique intérieure, appelée, soutenue par la grande musique du monde, ce monde, fait de la somme impressionnante de toutes ces libertés ajoutées, au sein desquelles un jour nous naissons, un jour nous mourrons. Et, entre vie et mort, les sons de notre harpe auront été... ce qu'ils auront été.

Est-ce cela exister ?

Chagall a peint Adam et Eve chassés du Paradis. Parmi bien d'autres représentations de ce mythe, c'est ce tableau que nous avons choisi, pour sa fraîcheur, sa grâce. Il fait du drame originel, un conte merveilleux. Avant de s'engager dans la lecture de ces pages toutes vibrantes de la gravité de la condition humaine, il est le doux rappel qu'au fond de nous, lorsque cette condition dicte trop durement ses lois, notre créativité, par l'art, le rêve ou le délire, peut jouer. Et ce jeu est d'une nécessité impérieuse.

Ces pages sont un hymne à la lecture : Didier Juston, Anne Ginger, Noël Salathé, et Jacques Pearon, chacun à sa façon ouvre les livres et les partage avec nous :

UN LIVRE... celui de Irvin Yalom, *Le psy, Bourreau de l'amour*, analysé avec enthousiasme par Didier Juston ;

DES PAGES... celles de Sartre au sein desquelles Anne Ginger souligne la parenté incontestable entre certaines formulations et les concepts gestaltistes ; celles de Buber, Friedman, Szasz, May, où à travers cinq petits textes traduits par lui, Noël Salathé nous invite à une réflexion sur la relation thérapeutique. Enfin, toute ...

...UNE BIBLIOTHEQUE, d'où sourd la passion de celui qui l'a élaborée et qui nous invite au pays dont on ne revient jamais le même. Ce pays, Jacques Pearon va plus loin en nous y attirant de façon onirique, à travers...

...UN CONTE plein de mystères que chacun à sa façon fera résonner.

Marie-Laure Gassin et Pierre Van Damme dans des démarches différentes articulent la réflexion philosophique avec ce qui lui est lié dans les choix thérapeutiques et l'élaboration d'une pratique. Marie-Laure, part de la réflexion philosophique. Elle nous livre sa conception de la vie humaine et c'est de cela qu'elle déduit une critique de certaines pratiques thérapeutiques, puis elle en propose d'autres, très hardies. Par manque de place, son travail, dépassant largement la taille d'un article, sera publié en deux, peut-être trois parties. Vous trouverez la

première, bien adaptée au sujet de notre dossier, dans ce numéro. La suite vous parlera de la façon dont la Gestalt parfois traite le corps, crée un cadre trop peu confrontant. Alors, nous serons livrés les fruits d'une pratique où une forme de mise à l'épreuve utilise l'effort sportif et la nature pour permettre de sortir des impasses contre-transférentielles, propres à certaines formes de pathologies, (prochain numéro).

Pierre, lui, à l'inverse, part de la pratique thérapeutique avec l'exposé d'un cas concret. Puis, il y analyse et en déduit les liens complémentaires entre la psychologie clinique d'origine universitaire et l'esprit de la psychothérapie gestaltiste. La posture phénoménologique et les valeurs de la philosophie existentielle se retrouvent dans ces deux approches, lancent des ponts qui loin d'enlever à l'une ou à l'autre sa spécificité, permettent de les intégrer harmonieusement au sein d'une pratique de psychologue-psychothérapeute.

Patrice Ranjard nous parle philosophie, différemment encore. Grâce à son admiration pour Gérard Mendel et une connaissance approfondie de sa pensée, il nous montre, à propos du dernier livre du grand socio-psychanalyste, ce qu'une autre approche philosophique peut faire pour étayer nos concepts gestaltistes. Certains penseront qu'il n'était pas si nécessaire de chercher une sorte de justification à des concepts que Perls et Goodman avaient eu le privilège d'énoncer avant Mendel. Mais il faut bien admettre que les notions de contact, de champ et de liberté depuis presque cinquante ans, depuis leur élaboration au sein de *Gestalt-thérapie*, ont été plus utilisées qu'affinées par les gestaltistes. A ce titre, l'approche riche et savante de Mendel, l'exposé brillant qu'en fait Patrice Ranjard montrent à quel point se réclamer de la philosophie existentielle n'implique nullement d'y rester cloisonné. Il y a de bonnes surprises à attendre de cette ouverture... ne serait-ce que le plaisir de voir de grands penseurs d'aujourd'hui développer des conceptions très proches de celles dont nous réclamons depuis longtemps et leur donner ainsi un surcroît de précision et de légitimité.

Dans la présentation de ce dossier, je garde pour la fin, le travail de Noël Salathé, même s'il en constitue le début et la pièce maîtresse : une façon de rendre hommage à ce que la communauté gestaltiste française lui doit, pour l'avoir incitée à approfondir les références philosophiques de la Gestalt-thérapie. Sans ce souci d'approfondissement, elle risque à tout moment de devenir une technique parmi d'autres. Noël Salathé est le vecteur actif de la pensée d'Isadore From. Comme lui, il exige que l'acte thérapeutique s'inscrive dans la relation dialogale d'une part (cf. les *textes choisis* qui illustrent clairement ce que cette relation est ou n'est pas), et, d'autre part, dans une référence précise à la philosophie phénoméno-existentielle. Sur ce plan, le livre de Yalom que nous présente Didier Juston et la bibliographie qu'il nous indique à la fin de son article soulignent judicieusement la parenté de pensée entre l'auteur de *Existential Psychotherapy*, ouvrage malheureusement non traduit en français, et l'enseignement de Noël Salathé. Cette affinité est particulièrement soutenue en ce qui concerne le concept de contraintes (ou données) existentielles, et le rôle de la relation dans l'acte thérapeutique. Noël Salathé et Irvin Yalom nous disent d'une même voix : *C'est la relation qui guérit.*

Bien sûr chaque thérapeute tissera cette relation avec ce qu'il *EST*. Sur les sentiers escarpés des contraintes existentielles il mènera son patient aussi loin qu'il est allé, *pas plus*. C'est bien pour cela que la réflexion philosophique qui lui propose un travail personnel de maturation de ses valeurs, de confrontation avec ses limites et de recherche de sens, trouve une place essentielle dans la formation du psychothérapeute.